

Alphonse Zozime Tamekamta

Adieu mon canari doré



À Georges Touopi,

Ceux qui comme moi, ont souffert de la mort ;

*Philomène, qui, morte, demeure vivante
en me rendant éternel.*

Livre premier

La douleur des maux et des mots

Poème : Au bord du fleuve

Seul crispé sur la rive droite du fleuve,
Seul rué par les manchots des airs sableux,
Seul martyrisé sur le large plateau nuageux,
Seul arrosé par l'eau froide de la plaine veuve,

Prostré dans ma position de nègre-coupable,
Assis dans un magma de sable mouvant,
Au bord du fleuve calme et accablant,
Tout me semble soli et aimable.

Que dire de ces heures pleines, ensoleillés
Qui bercent la nudité de la plage rose
Pour accueillir tous ceux qui ont un air morose
Qui souffrent de l'avenir des âmes ensommeillées.

Je suis outré par l'ennui abattu de ma solitude.
Je suis ôté de ma conduite par l'austérité
De la croix funeste qui caresse la probité
Et qui m'oblige à me soumettre à la servitude.

Jamais je ne peux prendre plaisir à ces jeux,
Jamais je ne peux accepter ces mots fraternels
De ces passants accompagnés en couples éternels
Qui contemplent les flots puissants et heureux.

Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent,
Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu,
Je suis plein de stupeur et d'ennuis comme un vaincu
Qui marche sans trouver de bras qui le secourent.

Sur cette plaine terrestre où s'endorment les religieux,
J'ai suspendu au mât de la finitude mon chaînon
Saignant de torpeur et incliné sous le poids du haillon
Qui entoure cet être étonné du mystère élogieux,

Qui épuise davantage des forçats humains
Lançant des éclats de haine sur ma face ridée,
Qui m'attend plus que l'hymne qui sera chantée
Dans l'ombre éclos où passèrent mes mots vains.

Obscurcis par les sadiques cœurs qui m'offensent
Et qui me demandent gaiement de m'agenouiller
Devant le Crucifix où je saigne, pour éveiller
La pitié secrète des fleurs qui fleurissent.

A travers mes songes de mort sans nombre
J'écoute la joyeuse voix céleste qui murmure
Quand elle tient par la main mon âme et jure
De s'envoler pour toujours à travers l'ombre.

A ma vie sera bientôt ôtée par l'innocence
D'un cœur rendu coupable par la haine
J'ai vécu souriant, adouci, et sans peine
Pour enfin mériter les portes de la révérence.

Quand les arbres murmuraient en aparté,
Les ronces écartaient leurs branches desséchées
Je marchais à travers les humbles croix penchées,
Disant je ne sais quels funèbres mots de fierté

Pendant que la flamme allumée du jugement
Espionnait mon regard encore malveillant
Que faisait encore la courte prière pendant
Les heures humides¹¹ de mon tendre engagement.

Que suis-je maintenant que cet être esseulé,
Qui gonfle les nuages et qui remue la pelouse
Qui s'enlacent les vies dignes et non jalouses
Célébrant devant l'autel, l'orgueil éparpillé.

Je laisse aller mon âme ; je médite
Quand ma pensée se meurt à écouter parler
Du temps furtif qui vient tourner et rôder,
Invisible autour de nos vies que je mérite

Je vais, je ne suis qu'une ombre qui frissonne
Je fuis, seul, sans voir, sans penser, sans parler.
Sachant bien que je vais où je devais aller
Avec l'avidité morne du désespoir qui m'emprisonne.

Hélas ! Je n'aurais pu me dire : je souffre !
Et comme subissant l'attraction d'un gouffre,
Que le chemin soit beau, pluvieux, froid
Afin que je meure et que je sois enseveli.

Poème : Nostalgie d'outre-tombe

Les profondes nuées qui chaque jour
Couvraient la rigueur sans précédent,
Ne sont plus que du monde pédant
Le vent a soufflé et la force partout.

A libérée trop tôt les feuillets caducs.
Le tonnerre a grondé et calciné,
Les nobles branches des ronces enracinées
Aux abords des avenues magnifiques.

Un seul rêve m'épargne du suicide
La mémoire courte et légèrement soumise,
Revient difficilement aux peurs entreprises
Par le cœur opiniâtre qui reniait l'entraide.

J'ai vécu tout mon jeune âge sans cœur,
Sans duperie et toujours éveillé sur le séant
De la liberté qui m'a circonscrit du néant.
Toujours prêt à me défendre contre douleur,

J'ai combattu des maux géants avec des mots nains.
Refusant de recourir aux réjouissances bêtes,
Mon entourage rieur en voulait à ma tête
Sur la table de l'intrépidité sans pain,

Se désagrègent le courage et la rigueur.
Le sommeil était pour moi une belle ruse
Et la nuit elle était moins confuse ;
Dans un moindre repos plein de vigueur.

Je marchais souriant dans le cœur et,
Fier de ma destinée, car, ma route était comprise.
Flamme dans le poing pour éclairer la banquise,
Mes jours courts se comptaient en tercets.

L'amitié sans frontière a utilisé ma ruse,
La misanthropie insouciant, mon diadème,
Moi, seul, debout devant l'éternité, sans femme,
Suis mouillé par le flambeau dont use,

L'ennemi sceptique de des airs stoïques.
Le voisinage inouï m'a ôté la mitre :
Nu devant le prétoire d'Épicure sans pupitre,
Le monde juge au fouet les plus héroïques,

Qui étaient par convection morale
Et qui ont quitté les rangs patriotiques ;
Le message de la profonde prière mythique
Espère rapprocher mon ouïe viscérale.

Du son classique du monde où j'étais
Nature autour de qui je console
Ma honte et ma faiblesse cardinale !
Muse aux pieds de qui j'étais,

De Mycènes à Troie tout le butin !
Sans souvenance aucune des obstacles !
Lève haut ton sceptre du spectacle !
Afin que l'étroit chemin certain,
M'ouvre les portes de la probité.
Et moi, soumis ou repente rêveur,
Recevais l'anneau du voyageur
En partance pour un monde de fierté.

Poème : Le temps

Pire !
Imbécile !
Insolite !
Coupable !
Temps du monde des hommes
Temps des hommes et de la nature
De Dieu et Abraham, de Léopold à Paris.
Temps et innocence de mes souvenirs
Temps-ambition de mes passions
Temps rude des ruses des amorphes
Des emberlificotations.
Des merveilles.
De l'ardeur.
De l'ouvrier et du potier.
Temps-destin de Lamartine.
Temps volant sans retour de Gabriel Marcel.
Temps vilain des âmes morelles,
Temps – récolte des semailles.
Glorieux des inutilités grotesques de l'homme
Des ennuis infernaux du noir en Occident
A la conquête infatigable de son authenticité
Et de sa dignité au seuil des loups.

Temps mordu de l'ignorance des chairs.
Temps d'humanisme des Antillais à rebours,
Rêve de Martin Luther,
De l'Inde de Gandhi,
Qui prônent le temps sacré de la nécessité humaine,
Qui professent en chœur les bontés homogènes,
Par un salut éternel de la communion des êtres
Et de la considération latérale de la cordialité
Temps du nègre et de la nègrerie ;
De la Négritude et de la redingote
Du fruit d'Alsace.
Temps des molécules ionisées de Nobel,
Temps de paix accablante du Sahara.
Temps d'enfance et de maturité
Temps d'hivers sombres et dentelés.
Pointe noire de la similitude notoire,
Idéal insoupçonné de nos flagrants désirs,
Rive éternelle de nos amours perdues.
Temps oh ! Passion des humains infaillibles
Joies et angoisses te confondent.

Poème : Difficile de me consoler

Le cœur serein dans les serres est victorieux.
Pauvre, Dieu m'a donné la joie et la vie.
Jamais l'insolent orgueil des hommes,
Qu'il soit matérialiste ne m'a impressionné.

Fier, la richesse n'est plus une préoccupation.
Mon âme ne sera jamais vendue aux enchères.
La société entière, objet de ma misère
Ne peut me convaincre du contraire.

Seigneur ! L'or et l'étain du monde,
Luisant de lucre ne peuvent me consoler
La terre m'a fait misérable et ascète.
Les hommes, eux me dédaignent.

Le luxe, gentille marionnette me persécute.
À vingt ans, j'étais l'espoir d'un peuple.
J'étais l'aune et le lieu d'une génération.
Deux cents ans sont passés, triste passé.

Fidèle, la nuit me donne l'espoir et la paix,
De faire l'amour, paisible sermon.
J'ai combattu dans le midi, la souillure au cou.
Pieux, Dieu me l'a ôtée héroïquement.

J'approche l'infini où ma demeure est silencieuse
Où je mourais, renaîtra la patrie des humbles.
Les hommes laisseront germer mon pauvre cœur
Pour les lépreux, les aveugles et tous les maladifs.

Poème : Le cœur éploré, l'amour s'envole

Le fier asile est où je suis.
Joyeux ami (es) que je suis,
Mon cœur a subi l'offense.
Souriants, les jours de paix
S'effritent et s'éloignent du quai.

Plus jeune, je fus la légende.
Mon amour illuminait ma garde.
Mature, les exigences sont nombreuses
Et l'esprit, tourné vers les horizons
S'émeut devant les fières oraisons.

Mon cœur ensanglanté est éploré !
Fidèle ou dupe, je me veux honoré.
Sainte joie des nuits, pleurs d'Amour.
Je chante ma raison et nos peines
Je consume mes désirs et nos veines.

Lâche, je m'empresse de le dire.
Mon audace se fond comme de la cire.
Bienheureux, mon cœur ne sait plus aimer.
Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours...